

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/3 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.3.45607

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Atelier

NIETZSCHE ET LES SCIENCES HISTORIQUES. AUTOUR DE LA DEUXIÈME CONSIDÉRATION INTEMPESTIVE

organisé à l'Institut Historique Allemand le 16 novembre 2000

WERNER PARAVICINI

Introduction

En 1874, année de la publication de la Deuxième considération intempestive (ou inactuelle) intitulée *Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben*, Friedrich Nietzsche a infligé aux historiens une blessure qui ne s'est jamais fermée depuis. L'histoire ou la vie: est-ce vraiment et toujours l'alternative? Quel rôle pour l'historien dans et pour la société? La science (historique) est-elle autre chose que le prolongement du pouvoir en place ou a-t-elle sa propre légitimité? Et: La biographie de ce solitaire malheureux nous libère-t-elle de sa pensée?

En dix brefs chapitres Nietzsche dressa l'acte d'accusation contre l'histoire envahissante de son temps, contre le relativisme historique, contre l'historisme qui regarde tout sous l'angle génétique, et contre une science historique qui s'est crue reine et inévitable.

Tout d'abord (ch. 1), Nietzsche rappelle le bonheur ahistorique de l'animal et exige que l'histoire serve la vie. La vie aurait autant besoin de l'oubli que du souvenir. Ce qui est bon, sain, grand et vraiment humain, toute grande passion amoureuse, toute grande idée a besoin de l'oubli, n'existe que par lui. Le savoir historique encyclopédique risque d'engendrer la résignation au lieu de nous préparer l'avenir et être ainsi utile à la vie.

Puis (ch. 2 et 3) Nietzsche développe sa vision de l'utilité de l'histoire pour la vie en distinguant les fameux trois niveaux différents d'application et de fonction: d'abord l'histoire monumentale qui poursuit un but en mettant à la disposition de l'homme d'action des modèles, des maîtres, des consolations, des encouragements pour atteindre la grandeur et le bonheur, individuel et, plus encore, général; la Renaissance (qui sert ici d'exemple) aurait été l'œuvre d'une »poignée d'hommes«. Visiblement cette histoire-là n'a que faire des distinctions et des différenciations si chères aux savants. L'histoire est non seulement indifférente à la vérité, elle peut être dangereuse, parasitaire et dévastatrice. Et Nietzsche de s'écrier: »Rassasiez vos âmes de Plutarque et, en croyant à ses héros, osez croire en vous-mêmes« (ch. 7).

Deuxième forme acceptable: l'histoire traditionaliste des antiquaires (*antiquarische Historie*) qui conserve et vénère. Nietzsche n'a pas que du dédain pour cette vie dans et par l'histoire, car elle produit »le bien-être que l'arbre tire de ses racines, le bonheur de savoir que l'on n'est pas totalement arbitraire et fortuit, mais que l'on est issu d'un passé dont on est l'héritier, la fleur et le fruit, et que l'on est par conséquent excusé, voire justifié d'exister«. Mais il constate une myopie inhérente à cette vision du passé, une incapacité d'établir des échelles de valeur, une tendance au refus de ce qui est nouveau et porteur d'avenir: à la fin, l'homme digère la poussière comme si c'était une délicatesse. »L'histoire traditionaliste [...] dégénère à l'instant où elle n'est plus animée et attisée par le souffle vivant du présent.«

Enfin, l'histoire critique. Elle sert la vie en délivrant les contemporains des souffrances actuelles par le jugement et la condamnation du passé – jugement injuste et loin d'une vraie connaissance de ce passé, car juge est »la vie seule, cette puissance obscure, entraînant, insatiablement assoiffée d'elle-même«, qui se crée un passé en oubliant celui dont il sort.

Puisque l'histoire doit servir la vie, il est logique que Nietzsche (ch. 4) fasse le procès à son époque, car entre histoire et vie se serait interposée »la volonté de faire de l'histoire une science«, science qui submerge l'homme de la masse indigeste de myriades de faits inutiles, en suivant l'adage: *fiat veritas, pereat vita*. Ne compte plus la forme (donc le fait intégré), mais le contenu, la masse de faits bruts; autrement dit non la »convention« extérieure mais la prétendue »profondeur« intérieure allemande. L'histoire a tué les instincts, il n'y a plus que des hommes abstraits, craintifs, artificiels, passifs, des eunuques au fond, à qui la soi-disante »objectivité« impuissante va si bien (ch. 5). Nietzsche remplit plusieurs pages (ch. 6) en attaquant expressément cette »objectivité« ou recherche de la »vérité« qui n'est pas justice, donc force, mais faiblesse, donc injustice. Nietzsche exige le jugement, non pas la »connaissance pure sans conséquence«. Il faut que l'homme se rende maître du passé, en une manifestation de »son instinct artistique«. Vérité empirique (ou bien simple ennui) et objectivité sont deux choses différentes, d'autant plus que pour juger, il faut être supérieur; or, dit Nietzsche, »vous n'êtes pas supérieurs, vous êtes seulement venus plus tard«. Et de faire la différence entre les maîtres et les savants, le plus souvent bornés: »seul celui qui bâtit l'avenir possède le droit de juger le passé«.

Dans cette perspective, le jugement de l'historien savant, même justifié, est inutile, voire néfaste, car il est toujours destructif, nuit donc à la vie et à l'instinct créateur (ch. 7). Or l'art seulement peut éveiller cet instinct indispensable. L'histoire doit donc se faire art et laisser une part aux illusions, sans laquelle il n'y aurait plus de choses grandioses. Nietzsche s'inscrit en faux envers la science, contre tout découpage du passé en petits chapitres, donc contre le travail collectif et contre la productivité à tout prix – marques essentielles de la nouvelle science organisée, »l'usine de la science«, composée de »charretiers« sans génie.

Nietzsche croit même pouvoir constater que la science historique de son temps a parfois un regard ironique pour elle-même, un regard trahissant qu'elle ne croit pas en sa propre valeur (ch. 8). Il en est vivement persuadé: Au lieu du *memento vivere* l'histoire soutient, avec la religion, le maladif *memento mori*. Ainsi se dessine déjà la critique nietzschéenne du christianisme, et son exigence de faire l'histoire non »sine«, mais »cum ira et studio«, de ne pas dire »c'est ainsi« (et je dois l'accepter), mais »cela doit être ainsi« (je le changerai), pour ne pas être des tard-venus, mais des fondateurs. L'histoire doit servir d'intermédiaire entre les grands hommes de tous les temps, entre cette »République des génies« (que Schopenhauer lui a appris à voir) pour susciter et soutenir l'éveil de la grandeur (ch. 9). Les »masses« n'ont de l'intérêt pour Nietzsche qu'à travers leur fonction pour les grands hommes et la jeunesse nouvelle.

C'est dans la jeunesse que Nietzsche met enfin son espoir de guérir la société contemporaine de »la maladie historique« qui est »l'envahissement de la vie par l'histoire« (ch. 10). Les remèdes, l'antidote sont »les forces non historiques«, autrement dit »l'art et la faculté d'oublier«, et les forces supra-historiques, c'est-à-dire tout ce qui participe à »l'éternité et la stabilité«, soit l'art et la religion: Nietzsche proteste contre le relativisme des valeurs qui est la conséquence inévitable de l'historisme. Évidemment, la science desséchante (il ne dit pas: positiviste) est opposée à tout cela. C'est seulement après cette guérison que l'on peut utiliser le passé »selon les trois conceptions que nous avons énumérées: monumentale, traditionaliste ou critique«.

En somme: L'histoire, en tant qu'étude et en tant qu'écriture, doit servir la vie, doit partir du présent, être tournée vers l'avenir. Elle ne peut le faire que sous trois formes, monumentale, traditionaliste, critique; la préférence de Nietzsche va évidemment à l'histoire monumentale. Elle doit permettre autant l'oubli que le souvenir, tous deux indispensables. L'ob-

jectivité, la vérité sont un leurre, non seulement parce qu'elles sont impossibles, mais parce qu'elles sont indésirables dans l'intérêt de la vie. L'histoire en tant que science et en tant que recherche historique par équipes et par projets limités n'a aucune légitimité, est plutôt une activité desséchante, contraire aux instincts sains, et hors de tout ce que la vie exige. L'histoire, le souvenir complet du passé, doit être modifié par l'oubli, et par tout ce qui participe à »l'éternité et la stabilité«, donc à l'art et la religion.

La Deuxième considération est un vaste programme qui contient, in nuce, toute la philosophie que Nietzsche va développer plus tard. Lui même le dit, dans son avant-dernière œuvre, le terrible »Ecce Homo« de 1888 (publié après sa mort en 1902) dans lequel il passe en revue ses écrits, sans la moindre modestie, tout au contraire. Voici ce qu'il dit de la Deuxième considération intempestive, en citation originale:

Die zweite Unzeitgemäße (1874) bringt das Gefährliche, das Leben-Annagende und -Vergiftende in unsrer Art des Wissenschafts-Betriebs ans Licht –: das Leben krankt an diesem entmenschten Räderwerk und Mechanismus, an der »Un-persönlichkeit« des Arbeiters, an der falschen Ökonomie der »Teilung der Arbeit«. Der Zweck geht verloren, die Kultur – das Mittel, der moderne Wissenschafts-Betrieb, barbarisiert ... In dieser Abhandlung wurde der »historische Sinn«, auf den dieses Jahrhundert stolz ist, zum erstenmal als Krankheit erkannt, als typisches Zeichen des Verfalls.

Il souligne, il aggrave donc sa critique du »Wissenschafts-Betrieb«, d'une histoire académique et universitaire qui se perd dans le détail. Il y oppose son vitalisme viscéral. Si cette critique était fondée en son temps, si elle l'est encore de nos jours, nous devrions fermer cette maison et bien d'autres encore et en faire quelque chose de plus utile pour l'humanité.

Nous tâcherons de donner réponse à cette provocation bien nietzschéenne. En l'année du centenaire de la mort du philosophe, occasion de très nombreux colloques qui lui sont consacré, à Paris et ailleurs, à l'instant même où Marc de Launay présente la publication de l'œuvre de Nietzsche en langue française dans la Collection de la Pléiade (ce qui l'a empêché de se joindre à nous), nous avons fait appel à quelques grands connaisseurs de l'univers de cet homme inquiétant. D'abord à Paul Ricœur, qui avait donné son accord, mais a dû se décommander, très contre son gré. Ont pris la parole: M. Gilbert Merlio, professeur à l'Université de Paris IV – Sorbonne, germaniste; M. Gérard Raulet, professeur à l'École Normale Supérieure de Fontenay/Saint-Cloud, philosophe; M. Jacques Le Rider, Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études (IV^e section), historien littéraire et culturel, et M. Otto Gerhard Oexle, Directeur à l'Institut Max-Planck pour l'Histoire (Göttingen), historien.

Leurs communications, revues, sont publiées ci-après. S'ils prennent en considération le débat qui a suivi le 16 novembre 2000, il n'y a toujours ni concordance ni unanimité. Un parfait accord aurait en effet signifié que la pensée de Nietzsche est morte. Mais cette mise en question du métier de l'historien reste ce qu'elle a toujours été: vivifiante, radicale, créatrice.